

LE PETIT DERRIÈRE DE L'HISTOIRE

...UN GRAND PAS POUR L'HUMANITÉ

Alicia Evens



EH
FRAGRANCES



La queue du capitaine

Vous n'êtes pas encore là. Enfin... pas vraiment. Pour l'instant, la scène appartient à trois hommes qui n'ont absolument aucune idée que leur paisible matinée de pêche est sur le point de basculer en tragédie maritime. Et comme souvent dans ce genre d'histoires, tout commence par une discussion parfaitement inutile – le genre de conversation qui semble n'avoir aucun impact sur le monde... jusqu'au moment précis où tout déraile.

Le soleil hésite encore à émerger complètement de l'océan, comme s'il regrettait déjà d'avoir quitté la nuit. Une lumière orange, presque liquide, s'étire lentement sur l'horizon avant de glisser sur la surface agitée de la mer. Chaque vague attrape ce reflet incandescent et le brise en fragments tremblants, donnant l'impression que l'océan s'amuse à disperser un trésor qu'il serait incapable de garder pour lui. Le vent, lui, n'hésite pas. Il souffle avec une régularité obstinée, fait claquer les voiles, grincer les cordages, et emplît l'air d'une odeur épaisse de sel, d'algues et de bois mouillé – une odeur qui colle à la peau, qui s'insinue dans les poumons, et qui finit toujours par donner l'impression d'appartenir un peu à la mer, qu'on le veuille ou non.

Au milieu de ce décor grandiose tangue un solide trois-mâts, fier navire dont la coque sombre fend les vagues avec la détermination tranquille d'une vieille bête de mer habituée aux humeurs capricieuses de l'océan. Les mâts grincent doucement, les cordages gémissent sous la tension, et l'ensemble respire cette mécanique vivante propre aux bateaux qui ont déjà trop vu pour s'émouvoir d'une mer légèrement agitée.

Sur le pont encore humide de rosée marine, trois hommes tirent sur un filet interminable. La corde râpe contre le bois, leurs bottes glissent par moments sur les planches mouillées, et chaque traction arrache au filet une agitation frénétique. Il est lourd, gonflé d'écume, d'algues et surtout de poissons frétilants qui s'entrechoquent dans un vacarme humide – un mélange de claquements de nageoires et de battements désespérés qui donne au pont l'allure d'un chaos vivant.

Au-dessus de leurs têtes, les mouettes tournent déjà en cercle, piaillant avec l'insistance de commères particulièrement intéressées par les événements. Certaines plongent sans la moindre gêne vers le filet pour y chaparder une prise, repartant aussitôt avec leur butin dans le bec, avec cette assurance insolente des voleurs expérimentés qui savent très bien que personne n'a les mains libres pour les arrêter. Et pendant que les trois marins tirent, soufflent, jurent et rient, les oiseaux organisent tranquillement ce qui ressemble fort à un service de dégustation improvisé.

Le jour commence à peine.

Et déjà, la mer promet une journée... animée.

Le premier homme – torse nu, bandana serré autour de la tête, peau tannée par le sel et le soleil – dirige la manœuvre avec l'aisance de quelqu'un qui a passé plus de temps sur l'eau que sur la terre ferme. Ses gestes sont sûrs, efficaces, presque instinctifs. C'est Gustave. Probablement le capitaine.

Certainement le plus bruyant. Il tire sur le filet avec enthousiasme, un sourire gourmand accroché aux lèvres, comme si la pêche du jour relevait moins d'un travail que d'un plaisir anticipé.

— Une belle queue, bien sûr que ça fait envie.

Le marin à sa droite – un gaillard moustachu qui lutte avec le filet comme si celui-ci avait développé une volonté propre – éclate de rire sans même lever les yeux.

— Mais sans les arêtes alors !

Le troisième marin, tout aussi occupé à tirer sur la corde rêche, renchérit aussitôt avec l'assurance d'un homme persuadé de défendre une vérité essentielle :

— Ça donne du piquant, pourtant !

Gustave se redresse légèrement, bombe le torse, et pose ses mains sur ses hanches avec une dignité presque solennelle. Son sourire satisfait laisse entendre qu'il se considère comme un connaisseur averti, injustement incompris. Pour lui, la question ne semble pas prêter à débat : certaines créatures marines possèdent des qualités gustatives que seuls les esprits réellement ouverts sont capables d'apprécier.

Les deux autres marins échangent un regard. Un regard complice.

Un regard chargé de sous-entendus.

Le genre de regard qui annonce qu'une plaisanterie douteuse est déjà en train de prendre forme.

Le filet continue de grincer entre leurs mains, les poissons battent toujours frénétiquement, mais sur le pont, pendant un instant, le centre de l'attention n'est plus la pêche.

C'est Gustave.

Debout, torse nu, parfaitement convaincu de parler cuisine.

— T'as des goûts bizarres, toi, quand même. Comment on dit, dans ton cas : sirénophile ?

Le moustachu tire plus fort sur la corde pour masquer son sourire, mais ses yeux pétillent déjà d'une malice difficile à contenir.

— Non, queutard ! Ahah !

Le mot claque sur le pont comme une gifle joyeuse.

Le troisième marin explose de rire, un rire large, incontrôlable, qui secoue ses épaules au point qu'il doit relâcher brièvement la corde. Même les mouettes semblent protester de leurs cris rauques, comme si elles refusaient d'être exclues de la plaisanterie.

Gustave, lui, lève lentement les yeux vers le ciel avec l'air résigné d'un homme profondément incompris. Un soupir silencieux gonfle sa poitrine. Visiblement, personne ici n'est capable d'apprécier la finesse de ses goûts.

Pauvre Gustave.

Capitaine respecté, peut-être.

Mais sur ce pont... cible parfaitement méritée.

— Rigolez, mais vous n'y connaissez rien : ces femmes aquatiques ont un fumet que rien n'égale !

Il attrape le filet enfin hissé et le traîne vers l'ouverture de la cale. Les poissons se répandent en une pluie argentée dans un vacarme humide.

Le moustachu renifle l'air avec un sérieux exagéré, comme un sommelier face à un grand cru.

— Ça doit sentir la marée, pour sûr.

— Ahaha ! Rien de tel que ce qui est terrestre, moi j'dis !

La conversation a définitivement quitté le domaine de la pêche.

Gustave, lui, s'appuie contre l'échelle menant au pont supérieur, croise les bras, et observe ses hommes avec ce petit sourire tranquille qui annonce une remarque dont il est particulièrement fier. Il laisse passer un silence, comme pour mieux préparer son effet.

Puis, avec une innocence presque suspecte :

— Y a de belles queues sur terre aussi, c'est vrai...

La phrase tombe.

Et avec elle, toute la logique de la discussion.

Les deux marins se figent, la corde encore serrée dans leurs mains. Ils se regardent. Puis regardent leur capitaine. Quelque chose vient de déraper, mais aucun des deux ne parvient immédiatement à formuler quoi que ce soit.

Gustave, lui, reste parfaitement calme. Comme si tout cela était parfaitement normal.

Le navire tangué soudain. Violemment.

Le moment de flottement disparaît aussitôt, remplacé par un choc brutal qui traverse la coque du bateau. Le trois-mâts tout entier tressaille comme un animal frappé en plein flanc. Les cordages vibrent, les planches grincent, et les mâts gémissent sous l'impact.

Puis le bruit arrive. Bram.

Un claquement sec, métallique, qui résonne comme un coup de canon tiré à bout portant. Quelque chose vient de frapper la coque depuis les profondeurs.

— On est attaqué !

Gustave ne regarde pas l'horizon. Son regard plonge vers la mer.

— Par-dessous les flots en plus !

Une vague monstrueuse surgit et s'abat sur le pont dans un fracas d'écume. L'eau envahit tout, glacée, brutale, transformant le pont en rivière incontrôlable. Les bottes disparaissent, les poissons glissent, les hommes vacillent.

Le moustachu titube, s'agrippe, puis éclate de rire malgré tout.

— C'est ta chérie qui vient te chercher, Gustave, on dirait !

— Ou son père Poséidon qui vient te mettre les couilles en broche pour sa fille !

Gustave tourne lentement la tête.

Regard noir.

Un regard de capitaine. Pas de camarade.

Le message est clair.

Mais la mer, elle, n'écoute rien.

Une nouvelle vague frappe. CRAAAC.

Le grand mât se brise.

Le bois hurle, les cordages fouettent l'air, le pont bascule sous leurs pieds. Pendant quelques secondes, c'est le chaos pur. Les hommes glissent, courent, s'agrippent, tentent de sauver ce qui peut encore l'être d'un navire qui se désagrège.

— Fermez les écoutilles, tout le monde en cale pour colmater !

— Trop tard. Capitaine, on coule !

Une vague.
Puis une autre. Le bateau cède. Lentement.
Irrémédiablement.
L'eau monte.
Encore.
Toujours plus vite.
Bientôt, il ne reste qu'un morceau de proue.

Les trois hommes s'y accrochent, haletants, trempés, les doigts crispés sur le bois détrempé. Le temps de comprendre. Leur navire est déjà perdu.

— Tous à la mer ! J'envoie les bouées !

Un ordre courageux.
Et parfaitement inutile.
Il n'y a rien.
Alors ils sautent.
L'eau les engloutit.
Glacée. Brutale.

Ils refont surface en haletant, projetés par les vagues. Autour d'eux, plus rien. Le trois-mâts a disparu, avalé par l'océan comme s'il n'avait jamais existé.

Ils flottent. Trois hommes. Perdus.
Une situation tragique.

Particulièrement tragique si l'on considère que, quelques minutes plus tôt, ils débattaient avec un sérieux remarquable des qualités gustatives des sirènes. Comme quoi.

Les grandes discussions maritimes ont parfois des conclusions rapides.

Mais cette histoire ne parle pas vraiment d'eux.
Elle parle de vous.
Alors forcément, une question s'impose.
Marie, dans tout ça ?

Quel lien entre vous, ce naufrage... et ces trois marins ballottés au milieu de l'océan ? Pour l'instant, la réponse reste sous la surface.

Mais la mer est capricieuse. Imprévisible.

Et parfois... étonnamment généreuse. Patience.

Car l'océan apporte parfois des tempêtes.

Parfois des naufrages.

Et parfois... il vous apporte, vous.

Marie pensait avoir repris le contrôle. Après tout, elle connaît désormais les règles... ou du moins, elle croit les comprendre. Mais lorsque Ben disparaît sans laisser de trace, ses certitudes vacillent. Propulsée à nouveau à travers les époques, Marie enchaîne les rencontres improbables, les inventions douteuses et les expériences toujours plus... troublantes. Chaque saut dans le temps la rapproche d'une vérité qu'elle ne maîtrise pas – et d'un danger qu'elle n'avait pas anticipé. Car cette fois, il ne s'agit plus seulement de survivre aux caprices de l'Histoire. Il s'agit de comprendre pourquoi Ben a disparu. Et surtout... s'il est encore possible de le retrouver.

***Le Petit Derrière de l'Histoire* est un tourbillon d'humour, de mystères et d'anachronismes délicieux, où la curiosité devint un art et la liberté, une déclaration d'amour. Un voyage à travers le temps que vous n'oublierez jamais... si vous osez le suivre.**



Alicia EVENS, jeune écrivaine de 26 printemps, a commencé à écrire par passion à 14 ans. Inspirée par l'œuvre de sa mère, Katia Even, célèbre autrice de bande dessinée, elle produit une version romancée de la série iconique *Le Petit Derrière de l'Histoire* (Tabou, 2025).

FRAGRANCES

*Chaque auteur est un Nez,
chacune de ses œuvres un parfum...*

Note de tête : Le freesia, frais et pétillant, à l'image de l'esprit vif de l'héroïne.

Note de cœur : La mangue, ronde et pleine de vie, reflet de l'audace et de l'énergie de ses aventures.

Note de fond : Le santal, chaleureux et enraciné, guide le lecteur à travers un voyage riche de sens et d'enseignements.

Personnalité : Des notes vibrantes qui entraînent le lecteur vers des mondes lointains où la curiosité devient un art et la liberté une aventure.

ISBN édition papier : 978-2-37141-008-4

ISBN édition numérique Pdf : 978-2-37141-518-8

ISBN édition numérique Epub : 978-2-37141-519-5

Illustration de couverture :
Katia EVEN

